

# GUILLELMUS V

DUX ACUITANIÆ.

## NOTITIA HISTORICA IN GUILLELMUM V.

(*Histoire littéraire de la France*, VII, 284.)

Guillaume eut pour pere Guillaume IV, surnommé *Fier-à-bras*, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, à qui il succéda dès 990. Emma, sa mère, était fille de Thibault, et sœur d'Odon, l'un et l'autre successivement comtes de Champagne (*Malleac. Chr.* p. 203, 204 ; *Adem. Chr.*, p. 16, 173 ; *MaB. An. l. l. n.* 37). Etant né avec toutes les heureuses dispositions du cœur, de l'esprit et du corps, il sut y réunir un savoir peu commun en son temps, une piété singulière, et toutes les autres excellentes qualités qui font les grands princes (*Adem., ib.*, p. 172, 173, 177 *et seq.*). Aussi a-t-il mérité de porter le surnom de Grand, comme un titre de distinction. Ce n'est pas un petit sujet d'éloge pour les écoles du x<sup>e</sup> siècle d'avoir formé un élève aussi accompli.

Ayant été instruit des lettres avec succès dès son enfance, il y prit tant de goût, qu'il en fit dans la suite une de ses occupations plus ordinaires (*ibid.*, p. 177). Il se rendit par là habile à manier la plume comme l'épée, et fit ainsi revivre en sa personne la conduite des anciens empereurs, qui savaient unir les travaux tumultueux de Mars avec les doux exercices de Minerve. Son goût pour les livres était si connu de ses amis, même les plus éloignés, qu'ils ne croyaient pas lui pouvoir faire de plus agréable présent. C'est dans cette vue que Canut, roi de Danemark et d'Angleterre, lui envoya un ancien manuscrit en lettres d'or, enrichi d'images qui représentaient séparément grand nombre de saints (*Conc. t. IX*, p. 882). L'amour qu'avait Guillaume pour les lettres s'étendait sur ceux qui les cultivaient (*Adem., ib.*, p. 173). Il suffisait d'être savant pour être assuré d'avoir part à ses bonnes grâces et à ses bienfaits. Ce fut par ce motif qu'il fit venir de Chartres à Poitiers le docte Fulbert, qu'il combla d'honneurs, et à qui il donna la trésorerie de Saint-Hilaire. Par le même motif il conféra l'abbaye de Saint-Maixent à Rainald, surnommé *Platon*, qui passait pour un des savants personnages de son temps.

La piété du comte Guillaume était encore an-

173). Il y voyait aussi avec plaisir les abbés et les moines réguliers, et se servait volontiers de leurs conseils dans le gouvernement de ses États. Notre dessein ne nous permet pas d'entrer dans le détail de tout ce qu'il fit en leur faveur. Nous dirons seulement qu'en 1010 il fonda de nouveau l'abbaye de Maillezais, qui a été depuis érigée en évêché, transféré ensuite à La Rochelle. Il fonda aussi l'abbaye de Bourgueil dans une terre de son propre, et réforma divers autres monastères, notamment ceux de Charroux et de Saint-Jean-d'Angély. Les abbayes de Cluni, de Saint-Martial de Limoges, de Saint-Michel en l'Erme, et tant d'autres, se ressentirent aussi des libéralités de ce religieux et magnifique prince. Sa piété se proposa des objets encore plus étendus. Voyant avec peine la dépravation des mœurs, l'avidité qu'on avait à piller les biens ecclésiastiques et ceux des pauvres, le mépris qu'on faisait des clercs ; craignant d'ailleurs les fâcheuses suites de la doctrine des nouveaux manichéens, qui commençaient à troubler l'Aquitaine, Guillaume convoqua divers conciles, tant à Charroux qu'à Poitiers, afin d'apporter quelque remède à tant de maux (*Ademar., ibid.* ; *Conc. ibid.*, p. 733, 780-782).

Dès sa jeunesse il prit la coutume d'aller à Rome tous les ans visiter le tombeau des apôtres ; et s'il manquait une année à faire ce pèlerinage, il y suppléait par celui de Saint-Jacques en Galice (*Adem., ib.*). Un malheur arrivé à la ville de Poitiers fut à notre généreux comte une occasion de signaler sa magnificence et sa piété tout ensemble (*ibid.*, p. 180). Cette ville ayant été réduite en cendres par un incendie inopiné, Guillaume entreprit d'en rétablir la cathédrale et les autres églises avec son palais, et rendit ces édifices beaucoup plus beaux qu'ils n'étaient auparavant. Il fournit avec la même générosité, au moins pendant trois ans, aux frais presque immenses pour la réédification de la cathédrale de Chartres, à laquelle travaillait l'évêque Fulbert, son ami (*Fulb. epp.* 16, 80, 104).

Tant de dépenses n'empêchaient pas qu'il ne sou-

faste et d'orgueil. Quelque élevé en gloire que parût notre comte, il n'en était ni moins affable ni moins officieux envers tout le monde. Un prince est toujours puissant lorsqu'il possède le cœur de ses sujets. Ce fut peut-être encore plus par cette voie que par toute autre que Guillaume devint absolu dans toute l'Aquitaine. L'empereur S. Henri, Robert, roi de France, Alphonse de Castille, Sanche de Navarre, Canut de Danemark et d'Angleterre, tous se faisaient un mérite d'être liés d'amitié avec un prince aussi accompli. Les papes et tout le peuple romain n'en faisaient pas moins de cas; et lorsqu'il allait à Rome, ils l'y recevaient avec les mêmes honneurs que s'il avait été leur souverain (ADEM. Chr., p. 173).

Il ne tint pas aux seigneurs de Lombardie qu'il ne le devint effectivement (*ibid.*, p. 182; FULB. *ep.* 119, 123-126). A la mort de l'empereur S. Henri, ils jetèrent les yeux sur notre comte pour le remplacer. Après en avoir délibéré entre eux, ils envoyèrent des députés à Poitiers lui offrir la couronne d'Italie, qui aurait été suivie du sceptre de l'empire. Un prince plus ambitieux et moins prudent aurait accepté avec une sorte d'avidité des offres aussi flatteuses. Mais Guillaume, qui ne faisait rien qu'avec poids et mesure, voulut au préalable connaître par lui-même si un projet de cette nature avait autant de solidité et d'avantages qu'il avait de brillant. Il fit un voyage en Italie, et, après avoir eu plusieurs conférences avec les seigneurs du pays, il comprit qu'il n'y avait aucune sûreté à se fier à des gens de leur caractère. Il méprisa donc leurs offres et fit avorter leur dessein. Il le condamna même avec exécration, lorsqu'il sut qu'on exigeait, entre autres conditions, qu'il déposcrat les évêques et leur en substituerait d'autres (FULB. *ep.* 126). De sorte que cette occasion ne servit qu'à faire éclater davantage la religion et la sage politique de notre pieux et prudent comte. Les Italiens n'ayant pu obtenir le père pour leur roi, lui demandèrent son fils. Guillaume n'en parut pas éloigné, et fit même quelques démarches à cet effet. La chose ne réussit pas néanmoins, apparemment pour les mêmes raisons qui en avaient empêché le succès à l'égard du père (*ep.* 15, 118).

La piété qui animait toutes les autres actions de notre prince dirigeait aussi ses études. Elles n'étaient ni vaines, ni de pure curiosité. La science de la religion en faisait le principal objet. Il donna une application particulière à l'étude des saintes Écritures, dont il acquit une assez grande intelligence (ADEM., *ib.*, p. 177). On voit effectivement qu'il les cite à propos dans ses lettres. Les liaisons qu'il avait

renferme le serment de fidélité, et les devoirs réciproques du vassal et du seigneur (*ep.* 101).

Ce grand prince mourut à Maillezais, revêtu de l'habit monastique, le dernier jour de janvier 1030, après avoir gouverné ses Etats avec une sagesse admirable, *strenuissime*, l'espace de trente-neuf ans (*Malleac. Chr.*, p. 207; ADEM., *ib.*, p. 150). Il en avait alors soixante-onze. Guillaume avait contracté successivement trois mariages légitimes (ADEM., *ib.*, p. 170-172; *Malleac.*, *ib.*, p. 206) : le premier avec Adalmode, veuve d'Aldebert, comte de Périgieux, de laquelle il eut un fils nommé Guillaume; le second avec Brisque, sœur de Sanche, duc de Gascogne, laquelle le rendit père de deux autres fils, Odon et Thibault, qui mourut enfant. Enfin après la mort de Brisque, notre prince épousa Agnès, qui lui donna encore deux fils, Pierre Aigret, ou le *Très-vif*, et Geofroi, surnommé Gui, avec une fille de même nom que la mère. Les quatre frères, qui survécurent au père, succédèrent les uns après les autres à ses Etats, ce qui est rare. Les deux derniers laissèrent leurs noms, et prirent celui de Guillaume, leur père. Agnès, leur sœur, épousa l'empereur Henri le Noir, et fit par son savoir, sa piété et son habileté dans l'art de régner, l'ornement de son sexe. Agnès, sa mère, veuve de Guillaume, contracta de secondes nocces avec Geofroi Martel, comte d'Anjou (LAB. *Bib. nov.* t. IV, p. 350)

Adémar (*Chron.* p. 177) nous apprend que le comte Guillaume, à l'imitation de quelques empereurs romains, savait manier la plume comme l'épée; mais il ne nous instruit point s'il laissa d'autres écrits que de simples lettres. De toutes celles qu'il eut occasion d'écrire, et qui formeraient un recueil considérable et précieux pour l'histoire, il n'en reste plus que six. On les a imprimées sans ordre entre celles de Fulbert de Chartres, et elles font partie de celles que du Chesne a choisies pour les joindre à ses autres monuments relatifs à l'histoire de France (DU CHES. t. IV, p. 191-194). On les trouve aussi entre les preuves de l'Histoire des comtes de Poitiers par Besly. Elles sont beaucoup plus correctes dans ces deux derniers recueils que dans le premier. M. du Boulay, qui met notre prince au rang de ses illustres académiciens, et qui en prend occasion de parler de ses lettres, dit qu'on y trouve quelque élégance, *satis elegantes* (EGAS. BUL. t. I, p. 597).

Il y en a trois fort intéressantes par rapport au dessein qu'avaient les Italiens de faire passer à Guillaume ou à son fils le royaume d'Italie avec le

femme. Guillaume, en y louant la bonne foi de ce seigneur italien et celle de l'évêque Alric, son frère, avoue qu'il a été bien éloigné de trouver les mêmes dispositions dans le corps de la nation, et que c'est une des raisons pour lesquelles il a rejeté ses offres.

Les deux autres lettres sont adressées à Léon, évêque de Verceil, ami particulier de notre comte, qui avait le plus travaillé à faire réussir le dessein pr jeté dont on vient de parler. On voit par la première que Guillaume n'était pas éloigné d'accepter l'offre des Italiens en faveur de son fils. L'autre, qui est la plus prolixe de toutes, comme la mieux écrite, regarde divers objets. Il y a du plaisant et du sérieux. L'auteur, après y avoir plaisanté d'une manière agréable et polie sur une mule de Poitou que lui avait demandée l'évêque de Verceil, entre ensuite dans le sérieux, et a réussi à nous tracer de grandes marques de sa piété, de sa religion, de son équité envers ses amis, de son estime et de son respect pour les évêques. C'est dans cette lettre qu'il nous apprend que s'il avait voulu consentir à déposer ceux d'Italie, le royaume était à lui. L'on comprend sans peine que ce n'est là que la moindre partie des lettres qu'il écrivit sur cette grande affaire.

Il ne nous en reste qu'une non plus de toutes celles qu'il eut occasion d'écrire à Fulbert, évêque de Chartres, qui lui écrivait assez souvent de son côté, comme il paraît par le recueil de ses lettres. C. Celle de notre prince, qui en fait la 128<sup>e</sup>, est un témoignage non équivoque de son estime et de son

A attachement pour ce grand prélat. Guillaume y touche un mot du dessein qu'avait le roi Robert de faire couronner le prince son fils, apparemment Hugues, et dit librement ce qu'il en pensait.

Il en écrivit aussi plusieurs à Aribert, abbé de Saint-Savin en Poitou, afin d'obtenir de ses moines pour réformer l'abbaye de Charroux. Mais il n'en est venu qu'une seule jusqu'à nous, le malheur des temps nous ayant privés des autres. On voit dans celle qui nous reste des traits bien édifians du zèle de son auteur pour le bon ordre, le cas qu'il faisait des moines réguliers et avec quel fruit il avait étudié l'écriture.

B Entre les autres lettres du comte Guillaume qui sont perdues, on connaît nommément celle où il faisait au roi Robert la description de cette espèce de pluie de sang, dont il a été parlé, et des effets qui s'en étaient suivis, en le priant de consulter à ce sujet les philosophes de son royaume. On sait encore qu'il en avait écrit une autre à Azelin, évêque de Paris, dans laquelle il parlait du roi d'une manière qui déplut beaucoup à celui-ci lorsqu'il en eut communication.

Enfin la sixième lettre qui nous reste de notre prince est une réponse à une de celles d'Hildegare, agent de Fulbert à Poitiers et scholastique de Saint-Hilaire. Si on s'arrêtait à l'inscription qu'elle porte dans le recueil des lettres de Fulbert, on la prendrait pour être d'Hildegare plutôt que du comte Guillaume, tant sont grossières les fautes qui se sont glissées dans cette édition. On y lit *Hildegarius* pour *Hildegario*.

## GUILLELMI DUCIS EPISTOLÆ.

(Apud DUCHESNE, *Hist. Franc. Script.*, tom. IV, pag. 195.)

### EPISTOLA PRIMA

GUILLELMI AD MAGINFREDUM MARCHIONEM ET EJUS  
UXOREM.

MAGINFREDO marchioni clarissimo et uxori suæ B. prudentissime, GUILLELMUS Dei gratia dux Aquitanorum in perpetuum vigere.

Quod cœptum est de filio meo non videtur mihi ratum fore, nec utile, nec honestum. Gens enim vestra infida est, insidiæ graves contra nos orientur. Si eas vel cavere vel superare non possumus, regnum nobis minime proderit, fama nostra pei-

D vestro dedecore ab incœpto desistatur, caventes ne filius meus, vel quilibet alius, hoc resciscat, donec invicem secreto loquamur. Quod si Deo disponente non dimittitur quin fiat, curate ut consensus archiepiscopi Mediolanensis et episcopi Vercellensis, et aliorum quorum interest, effectum obtineat. Vale.

### EPISTOLA II

GUILLELMI AD LEONEM VERCELLENSEM EPISCOPUM.

GUILLELMUS Dei gratia dux Aquitanie, domino LEONI Vercellensium episcopo salutem.